



Yvette et François Carbou lors du 40<sup>e</sup> anniversaire du label Solstice.

ARCHIVES FYC

## FY-Solstice : une histoire de rencontres

« Je suis au service de la République puisqu'il est une tradition : le grand orgue de Notre-Dame de Paris ne doit jamais pouvoir s'arrêter de jouer. » Ainsi s'exprimait, en 1976, Pierre Cochereau dans l'émission *Radioscopie* de Jacques Chancel. Une phrase qui, aujourd'hui, sonne de manière bien tragique...

Pierre Cochereau « était » l'orgue de Notre-Dame. Et la mémoire de Notre-Dame, ce sont pour une grande part Yvette et François Carbou, fondateurs du label discographique Solstice, qui furent les témoins privilégiés des grands moments de la cathédrale pendant plusieurs décennies.

Né en 1972, Solstice entamera sa cinquantième année d'existence en 2021. Un demi-siècle de dévouement à la bonne cause : celles des grands noms de la musique et de l'orgue, en particulier. Peu de labels peuvent se flatter d'une telle longévité, surtout actuellement où l'attrait des disques semble de plus en plus concurrencé par les nombreux accès en ligne. Mais Solstice est également, surtout peut-être, une magnifique histoire de rencontres. Une de celles qui font rêver, car mêlant passion, travail, amitié... et mariage ! Yvette et François se sont connus grâce à Notre-Dame. Le sigle FY – accroche de Solstice à la signification bien visible – reflète et incarne une complicité qui, depuis cinquante ans, n'a jamais terni et qui nous est contée avec émotion, enthousiasme et, peut-être, un brin de nostalgie...

### Yvette Carbou se souvient...

**C'est à Notre-Dame que Pierre Cochereau et François Carbou se sont donc rencontrés...**

YVETTE CARBOU : Pas exactement. En fait, ils avaient lié connaissance, dès 1950, à la tribune de Saint-Sulpice où Pierre assurait la suppléance de son maître Dupré. Après la mort de Léonce de Saint-Martin, le titulaire de Notre-Dame dont François était le tireur de jeux « officiel », Pierre et François se sont maintes fois revus... et, bien sûr, n'ont pas manqué alors d'évoquer la succession. Quand Pierre a finalement été nommé à Notre-Dame en janvier 1955, François était donc déjà dans les murs. Pierre, qui avait son franc parler et s'exprimait souvent de manière très directe, lui a alors simplement dit : « Puisque tu es là, tu restes ! »

### À quel moment êtes-vous entrée en scène ?

Y.C. : Étant scripte à la télévision depuis 1964, j'étais chargée de certaines émissions culturelles. Les années 1970 représentaient le temps béni où la télévision était « intelligente » : il n'y avait que trois chaînes, mais de véritables émissions littéraires, musicales, artistiques, et notamment une séance hebdomadaire qui se déroulait en direct avec, à chaque fois, un invité différent. L'émission *Un ton au-dessus* se déroulait en plateau, mais comprenait également des rencontres extérieures, suscitées par la personnalité invitée et qui donnaient lieu à des captations *in situ*. Ce fut le cas pour une émission consacrée à Lily Laskine qui nous conseilla de nous rendre à Notre-Dame pour y interviewer Pierre Cochereau.

Ce fut une quadruple rencontre : celle de Pierre, dont le charisme et la manière de jouer me subjuguèrent d'emblée ; celle du lieu, la cathédrale, qui me laissa une impression inimaginable ; celle de l'orgue, une « usine à sons » magique dont je ne soupçonnais pas l'existence ; celle de François, enfin, sans doute la plus importante pour ma vie personnelle puisqu'il devint mon mari !

### Parlez-nous de ce choc à votre arrivée à la tribune.

Y.C. : Je suis restée pétrifiée, bloquée, stupéfaite. On ne sait pas ce qui vous arrive... tout est d'une telle démesure... La grandeur de Notre-Dame, cet instrument – un orchestre à lui tout seul –, j'étais totalement perdue... Je m'étais assise sur la petite marche en bas de la console et je regardais Pierre qui m'impressionnait beaucoup. Jamais je n'ai vu

quelqu'un jouer comme ça ! Cette façon de prendre possession de l'orgue, de faire corps avec lui, de se fondre en lui était unique. Il y avait une osmose complète entre le musicien et son instrument. On le ressentait physiquement. Cortot m'a fait la même impression avec le piano.

« *La grandeur de Notre-Dame, cet instrument – un orchestre à lui tout seul –, j'étais totalement perdue...* »

#### Quelques années après naissait Solstice...

Y.C. : Et grâce à Pierre ! Il était alors sous contrat chez Philips, mais ne disposait pas de la marge de manœuvre souhaitable pour mener à bien tous les projets qu'il envisageait. En particulier, il désirait enregistrer Vierne et Dupré, ses compositeurs préférés, ce qui n'intéressait guère Philips, plus axé vers des répertoires à très large public comme les duos orgue et trompette.

Il se trouve que François, qui avait simultanément endossé les casquettes de confident, d'assistant, d'homme à tout faire, voire parfois de « souffre-douleur », était devenu très proche de Pierre. « Si tu montes ta maison de disques, je serai ton premier artiste », lui a-t-il dit. Nous étions au début des années 70. Pierre était connu du monde entier. Cette confiance qu'il nous accordait ouvrait pour nous un avenir plein de promesses.

En 1972, nous nous sommes mariés. Pierre était notre témoin. En 1975, il signait officiellement avec nous. Jusqu'en 1989, j'ai continué à travailler pour la télévision. Je m'occupais de la programmation... et je gagnais surtout de l'argent pour nourrir la maison de disques...

#### Quelle est votre ligne de conduite actuelle ?

Y.C. : Quand on exerce ce type de métier, peut-on seulement prendre au



ARCHIVES FYC

sérieux le mot « retraite » ? Sans cesser d'œuvrer à la célébration de nos « grands » artistes, nous n'en poursuivons pas moins notre mission de découvreurs, certes au ralenti (car il nous faut bien tenir compte des méfaits de l'âge !), mais avec un enthousiasme intact. Nous comptons aujourd'hui quelque 150 disques à notre catalogue sur les plus de 500 enregistrés. Mais nous ne les rééditons pas lorsqu'ils sont épuisés car, dans l'état actuel du marché, on ne peut mener de front création et réassort. Et à ceux qui viendraient à s'en plaindre, je ne peux hélas que répondre : « Ce disque, il fallait l'acheter avant ! »

Pour autant, la passion de la musique ne nous a pas quittés. Ce métier n'en est pas un à proprement parler : c'est une passion. Et cette passion n'a pas d'âge. Alors, on continue ! Preuve en est : nous enregistrons encore l'année dernière, certes pas de l'orgue mais du piano contemporain – répertoire là aussi que nous avons soutenu et honoré maintes fois avec différentes formations (à l'exception toutefois de l'orgue ; ce n'est pas faute d'avoir voulu enregistrer *Volumina* de Ligeti, mais ceci n'a pu se faire : trop compliqué !). En revanche, et nous en sommes profondément heureux, nous

Enregistrement Vierne, 1975. En bas, de g. à d. : Pierre Cochereau, Jean-Marc Cochereau, Jean-Noël Kendirgi. En haut : François et Yvette Carbou.

Couverture du coffret de Solstice consacré à Pierre Cochereau, 2020.



venons de publier un disque en hommage à Jean Guillou jouant ses propres œuvres à Notre-Dame dans le cadre des auditions du dimanche – et ce, encore une fois, grâce aux précieuses archives de François.

Cette évocation me ramène à la parution récente du coffret Cochereau qui fut l'occasion pour nous de nous rendre compte, à travers les témoignages qui nous sont parvenus des quatre coins du monde, à quel point nos productions d'orgue, depuis le merveilleux temps du vinyle, a enchanté – le mot n'est pas trop fort – tant et tant de mélomanes, d'amateurs d'orgue, jeunes et moins jeunes. Et bien plus que leurs manifestations enthousiastes, leurs compliments, louanges et remerciements, c'est la reconnaissance qu'ils nous mani-

festent qui nous va droit au cœur. Là, réside notre véritable réussite.





ARCHIVES FYC

Pierre Cochereau, François et Yvette Carbou avec le diplôme du Grand Prix du disque.

### François Carbou : assistant et complice

**En 1976, Pierre Cochereau se confiait à Jacques Chancel dans la célèbre émission Radioscopie. Il souligne entre autres l'accueil exceptionnel réservé aux auditions de Notre-Dame : « C'est la plus belle assemblée. Si vous voyiez le public : comme toujours, 75% de jeunes. Ce qui prouve que les jeunes aiment l'orgue : des cheveux longs, des guitares en bandoulière, des cravates [...] ; enfin un monde extrêmement mélangé. » Qu'en est-il aujourd'hui, après plus de quarante années ? L'orgue attire-t-il encore les jeunes ?**

FRANÇOIS CARBOU : Il faudrait le demander aux responsables actuels. Personnellement, j'ai été aux commandes de ces auditions depuis leur création début 1968 jusqu'à la désignation des nouveaux titulaires en 1985 et ne puis que corroborer les dires de Pierre sur leur fréquentation. J'ai entendu dire qu'entre-temps, la formule avait quelque peu évolué (report du dimanche après-midi au samedi soir, par exemple) ; mais, je ne sais pas que ces changements aient pu avoir une incidence notable sur la composition et les tranches d'âge du public. En tous les cas, pour ce qui nous concerne et dans le cadre de nos activités discographiques, Yvette et moi ne cessons de recueillir maints témoignages enthousiastes d'une jeune génération toujours aussi passionnée d'orgue.

**Derrière le personnage officiel que tous connaissent, se cache un Cochereau généreux, attentif aux autres et soucieux d'aider les générations suivantes. Vous qui l'avez côtoyé pendant presque trente ans, quels souvenirs en gardez-vous ?**

F.C. : Bien que nous ayons été très proches – et ce dès le début de nos relations –, j'ai mis le temps à comprendre sa véritable nature. Comme beaucoup de gens, j'étais bluffé par l'autorité naturelle qui émanait de sa personne et qui faisait par exemple que, lors de certaines réceptions officielles (comme à l'Hôtel-de-Ville ou bien encore à l'ambassade des États-Unis) où il était indispensable de montrer son carton d'invitation, il passait les mains aux poches sans que l'appariteur, impressionné par le personnage, n'ose le lui demander.

*« Ce sont les disques qui ont établi la réputation de leurs auteurs et non cette dernière qui leur a ouvert la porte des studios... »*

Mais derrière ces dehors impassibles (qui contribuaient à le garder des importuns) se réfugiait en réalité un grand timide doublé d'un cœur d'or car cela, en revanche, je ne le répéterai jamais assez : Pierre était la générosité même. De 1962 à 1964, une sérieuse brouille nous a tenus séparés (ce qui, entre autres conséquences, m'a fait manquer la mise en service de la nouvelle console). Et puis, ayant acheté une ruine à Saint-Guilhem-le-Désert (un village à l'époque ignoré du tourisme de masse) et apprenant que Pierre devait jouer à Montréal (dans l'Aude), j'ai alors pris sur moi de tenter d'aplanir un différend que j'estimais n'avoir que trop duré. Ainsi, nous sommes-nous retrouvés à Carcassonne et, après un dîner au champagne dans un restaurant étoilé (il n'en fallait pas moins pour marquer dignement nos retrouvailles!),

nous avons regagné l'hôtel de la Cité où il m'avait réservé une chambre et avons alors entamé dans la sienne une explication qui nous a menés à trois heures du matin. Cette nuit-là, j'ai eu droit, de la part d'un être bardé à l'ordinaire d'une pudeur malade, à une confession exhaustive qui m'a dessillé les yeux une bonne fois sur les tenants et aboutissants de cette personnalité hors du commun, mais qui, je le répète, se plaisait à jouer les impénétrables. De cet échange aussi exceptionnel qu'imprévu, on me permettra au demeurant de ne rien révéler.

**Parlant de « son » orgue parisien, Cochereau se montre évidemment dithyrambique : « Je n'hésiterai pas à dire que c'est, à mon humble avis, et bien que les avis soient très partagés, le plus bel orgue de France et aussi le plus bel orgue du monde ». Partagez-vous cette impression ?**

F.C. : Comme dans la plupart des cas, l'usage des superlatifs ne rime à rien en l'occurrence. Vous savez en effet qu'il n'existe pas de par le monde deux orgues semblables ne serait-ce que sur le plan de l'esthétique (ne parlons pas des dimensions) et que, par conséquent, vouloir établir entre eux un classement revient à comparer carottes et navets. Ceci dit, je comprends que l'attachement quasi viscéral de Cochereau à « son » orgue de Notre-Dame l'ait conduit, pour le qualifier, à des dithyrambes parfois excessifs, mais qui n'en traduisaient pas moins une incontestable réalité, à savoir qu'il s'agissait à l'époque d'un instrument exceptionnel, une véritable bête de race aux accents confinants parfois au sauvage – que ses transformations ultérieures auront d'ailleurs quelque peu « assagié » (et, personnellement, je le regrette ; mais aussi, que résultera-t-il du sauvetage en cours?).

**Cochereau n'a jamais enseigné de manière continue. Pourtant, nombre d'improvisateurs actuels – dont certains sont trop jeunes pour l'avoir connu – se réclament de lui. Un héritage transmis par les enregistrements ?**

F.C. : Dût notre modestie en souffrir (et, en partie, celle des gens de chez Philips), ceci me semble évident car, quel que soit le talent que les témoins directs mettront à évoquer notre ami,

ils se révéleront impuissants à rendre concrètement ce dont eux-mêmes se seront imprégnés. Imaginez plutôt les merveilles que nous aurait laissées les maîtres du passé si le magnétophone avait été inventé plus tôt!

**Dans les années 1955, les enregistrements d'orgue (des microsillons à l'époque) étaient rares. Seuls quelques élus avaient la chance de pouvoir bénéficier de ce sésame qui ouvrait la porte à une carrière internationale. Parlez-nous de cet orgue d'« avant ». Nostalgie ?**

F.C. : À vrai dire, ce sont les disques qui ont établi la réputation de leurs auteurs et non cette dernière qui leur a ouvert la porte des studios. Lorsqu'un Chapuis, une Marie-Claire Alain ont gravé leurs premiers enregistrements dans la seconde moitié des années 1950, leur notoriété était encore en devenir, et ce sont ces enregistrements qui, justement, ont contribué à la bâtir. Pierre n'a d'ailleurs pas échappé à la règle : les quatre galettes *L'Oiseau-Lyre* gravées l'année même de sa nomination à Notre-Dame ont autant fait que celle-ci pour le révéler au public mélomane et asseoir son statut d'artiste de premier plan. Si un brin de nostalgie est de mise à ce sujet, elle tient au souvenir de la relative rareté des parutions qui faisaient alors se précipiter les amateurs chez le disquaire (ils pullulaient en ces temps bénis!).

**Quelques anecdotes de ce Cochereau « familier » que vous avez si bien connu ?**

F.C. : J'en ai un plein sac en mémoire, vous vous en doutez bien, la plupart dont je fus le témoin direct, d'autres qui me furent rapportées par l'intéressé en personne. On en connaît déjà pas mal. Parmi les inédites, je m'en tiendrai à une seule, relevant de la seconde catégorie et bien propre à dépeindre les aléas – parfois cocasses – qui « agrémentent » la vie d'un artiste en tournée; en l'occurrence ici aux États-Unis où celui-ci est souvent amené à se produire à la vue du public. Après un envoi massif de vêtements au nettoyage, Pierre étrennait ce soir-là une chemise toute neuve acquise l'après-midi même et que Nicole<sup>1</sup> avait pris soin de délester de ses épingles. Tout se passa bien

1. Nicole Cochereau est l'épouse de Pierre Cochereau.



1

jusqu'à l'attaque des gammes de pédale en doubles-croches qui font le charme de la Toccata BWV 540. Une épingle oubliée au mauvais endroit se manifesta alors qui donna à penser à Pierre que si cela continuait, outre la douleur, il allait vers l'infirmité majeure! La cruelle eut néanmoins le bon goût de se faire bientôt oublier et les traits suivants purent être exécutés sereinement. Sans qu'il s'agisse là d'anecdotes à proprement parler, on me permettra quand même d'évoquer au passage la passion que Pierre nourrissait pour les engins roulants ou flottants. Sur la fin des années 50, il m'envoya chez sa mère en Lozère avec pour mission de remonter sur Paris la voiture paternelle, une Salmson S4-61 à boîte Cotal qui, un cylindre ayant rendu l'âme, ne dépassera pas Mâcon et finira à la ferraille. Je n'avais pas encore pris la route quand il a débarqué en compagnie de Nicole. Ses premiers mots, dès qu'il m'a vu, ont été: «T'as pas dit à ma mère que j'avais acheté un bateau ? » L'Ariel, sa nouvelle acquisition, était un superbe voilier de 24 m ancré au port du Mourillon à Toulon (j'y passai le Nouvel An 61) que, faisant fi d'une météo marine guère engageante, il envoya quelque temps plus tard se fracasser sur le littoral corse. Ce fut sa seule (et peu glorieuse) expérience de navigateur.

**Un bilan de toutes ces années ?**

F.C. : Comme on le sait, notre ambition première, à Yvette et à moi, était de permettre à Cochereau d'atteindre aux buts qu'il s'était fixés (et que son précédent éditeur lui refusait) en matière discographique. Et notre première réalisation, ces « Grandes heures liturgiques à Notre-Dame » dont, au-



2

paravant, j'avais vainement suggéré l'idée aux responsables de Philips (ah ! le flair des directeurs artistiques !), ce disque-fétiche toujours au catalogue et dont les ventes ont dépassé, tous supports confondus, le million d'exemplaires, a marqué là pour lui un changement radical de politique éditoriale. Très vite cependant, nous nous sommes rendu compte que nous ne pouvions éternellement demeurer enfermés dans ce ghetto, aussi glorieux et confortable fût-il. C'est ainsi que, quelque cinquante ans plus tard et pour nous en tenir au seul domaine de l'orgue (car nous avons, entre autres et avec un égal enthousiasme, tâté du piano, du clavecin, de la voix, parfois même du grand effectif – témoin la première française de *Jeanne au bûcher*), nous aurons aligné des intégrales qui vont de Couperin et Grigny (Lefebvre) à Milhaud (Baker), en passant par celles de Bach, Clérambault, Schumann, Mendelssohn, Franck (deux versions), Barié, Mulet, Vierne (deux versions également), Hindemith et Demessieux, à quoi il convient de joindre les dix symphonies de Widor sous les doigts du regretté Pierre Pincemaille et nombre d'anthologies (Liszt, Reger, Dupré, Reuchsel, Langlais, Litaize, Carol, Charpentier...). Il n'en demeure pas moins qu'au soir de ma vie, mon principal motif de fierté – si ce n'est le seul véritable – aura été d'avoir, aux côtés d'Yvette (pour sa part auteur du DVD, du livre de témoignages et du coffret « Raretés et inédits »), fait en sorte d'assurer une pérennité certaine à celui que Dupré, son maître, n'avait pas hésité en son temps à porter au pinacle et auquel, ne serait-ce qu'au plan professionnel, nous devons tout. ●

*Propos recueillis par Pascale Rouet*

1. Pierre Cochereau et Jacques Chirac, lors de la remise du Grand Prix du disque.

2. Plaque commémorative, Médiathèque de Sigean.



• François Carbou nous offre la pièce d'Anton Heiller que Marie-Claire Alain jouait au grand orgue de Notre-Dame de Paris quelques jours après le décès de ce dernier en 1979.

• La sortie d'un CD Solstice consacré à Marie-Claire Alain est prévue pour le printemps 2021. Il reproduira la (quasi) totalité des deux récitals que celle-ci donna à Notre-Dame de Paris le 13 janvier 1974 (Bach, Pachelbel, Guilain, Alain – dont les *Litanies*) et le 31 mars 1979 (Mendelssohn, Widor, Langlais).